



# La page « critiques »

## *Pas son genre*

« Pas son genre » : l'amour est un champ de bataille,

LE MONDE Par Thomas Sotinel

Pour son premier grand rôle à l'écran, le jeune premier Loïc Corbery incarne Clément Leguern, exilé à Arras (Pas-de-Calais) par décision de l'éducation nationale. Théoricien de l'amour publié par une maison d'édition assez prestigieuse pour que la couverture de ses livres soit unie, il gagne néanmoins sa vie en enseignant la philosophie à des élèves qui n'en ont cure. Au moins le faisait-il jusqu'ici à l'abri du périphérique, se réchauffant à la flambée des esprits parisiens. Il n'attend rien de son séjour à Arras, sinon qu'il se termine.

Pour employer au mieux une pause entre deux cours, Clément se fait couper les cheveux. Moderne Samson, sa Dalila s'appelle Jennifer, elle est incarnée par Emilie Dequenne. L'intellectuel et la coiffeuse – l'un vénère Kant, l'autre adule Jennifer Aniston –, on devine la fable qui s'annonce. Encore mieux si l'on a lu le roman de Philippe Vilain dont Lucas Belvaux l'a adapté.

Sauf que l'on ne devine rien du tout. Certes, *Pas son genre* se présente comme un film plutôt sage, dont les péripéties sont loin d'être toutes imprévisibles. Mais l'important du film est ailleurs que dans ces rebondissements : la rencontre entre Clément et les amies de Jennifer, la confrontation entre les goûts cinématographiques de l'une et de l'autre. Il tient au parti pris de Lucas Belvaux.

LUCAS BELVAUX, SUPPORTEUR DE JENNIFER

Ce n'est pas la première fois qu'un cinéaste importe dans la fiction les réflexions de Pierre Bourdieu et passe l'amour au scanner de la distinction de classe. Mais il faut bien convenir que, toujours, la personne qui se trouve derrière la caméra se tient, consciemment ou pas, au côté du mieux-né des deux amants. Lucas Belvaux, consciemment ou pas, s'est fait le supporteur de Jennifer dans cet affrontement. Belvaux met en scène le courage de cette jeune femme, mère célibataire, qui prend le risque d'une liaison avec un petit homme de lettres, et filme sans condescendance et sans aveuglement – il y a un très joli travelling sur l'intérieur de Jennifer, qui observe les animaux de porcelaine, les bibelots rapportés de vacances, et l'on ressent d'abord les envies qui les ont fait choisir, avant d'en évaluer la laideur ou la joliesse.

On croit d'autant plus à ce courage qu'Emilie Dequenne se trouve aujourd'hui exactement à l'endroit qu'il faut pour tenir le rôle. Quinze ans après *Rosetta*, le souvenir de cette apparition saisissante est assez vif pour que la modestie des origines du personnage s'impose comme une évidence. Le parcours de l'actrice a été assez brillant pour que l'on ait conscience d'avoir affaire à un être de fiction, à une construction brillante, séduisante. *Pas son genre* serait une comédie romantique (les amoureux sont jolis, il leur arrive de jolies choses) si Lucas Belvaux consentait à décréter une trêve dans la guerre des classes. Mais ce n'est pas le genre de Belvaux.

UN AFFRONTEMENT ENTRE UN FORT ET UNE FAIBLE

La rencontre amoureuse est aussi un affrontement entre un fort et une faible. Non que le personnage de Clément soit imposant – il est souvent dérisoire, et Loïc Corbery prend apparemment beaucoup de plaisir à croquer un intellectuel contemporain, avec sa fausse modestie, son aveuglement, qu'il prend pour de la lucidité. Mais l'histoire l'a placé du côté des forts et Jennifer attend qu'il passe la barricade. Certes, il consent à l'accompagner à une soirée karaoké, certes il trouve ses amies formidables. Mais que se passera-t-il quand elle rencontrera ses amis à lui, et qu'ils l'entendront l'appeler « chaton », lui qui a fait de son incapacité à aimer une théorie générale des rapports humains ?

Lucas Belvaux pose la question avec une insistance croissante, faisant de *Pas son genre* un film à suspense. D'un même mouvement, Emilie Dequenne fait trembler pour Jennifer, héroïne qui affronte un adversaire d'autant plus redoutable qu'il ne sait même pas qu'il lui veut du mal.

